

Deux lettres holographes d'Alexis Leger à Arthur Knodel suivies du commentaire dont le destinataire les a accompagnées

I

Ashfield, Mass. 19 juin 1958

Cher Ami,

Ma lettre vous atteindra-t-elle encore à Los Angeles ? Je vous écris de la campagne chez des amis, avant de m'envoler pour la France. Je ne serai de retour à Washington qu'en octobre, et voudrais vous dire, sans plus tarder, combien j'ai souvent pensé à vous sans jamais rompre cet incurable silence que vous pouviez si mal interpréter.

Qui donc êtes vous, qui m'avez deux fois surpris par la qualité de vos études littéraires consacrées à mon oeuvre ? Heureuse rencontre pour moi que cette sympathie littéraire qui s'exprimait si attentivement. Croyez que j'ai su lui donner tout son prix. J'aimerais en savoir plus de vous, en attendant de vous connaître un jour personnellement. Je voudrais avoir droit de vous interroger un peu sur la conduite de votre vie intellectuelle et, plus humainement, sur les conditions qui sont faites à l'orientation de cette vie. J'essaie en vain, ne sachant rien de vous ni de votre entourage, d'imaginer ce que je pressens de votre solitude secrète au milieu de l'activité universitaire que vous avez à partager. Ne me direz-vous rien qui m'aide à vous suivre un peu moins abstraitement ? Il faut haïr en tout l'abstrait.

J'ai été sensible à ce que vous me dites de ma dernière oeuvre. Elle va paraître, au 1er juillet, en édition bilingue, sous le titre Seemarks (Pantheon Books, Bollingen Series). Vous recevrez de l'éditeur américain votre exemplaire personnel, que je n'aurai malheureusement pas le plaisir, cette fois non plus, de vous dédicacer. Vous me dites que vous souhaiteriez trouver là l'occasion d'une nouvelle étude à me consacrer. Rien ne pourrait plus m'intéresser, car de vous seul, dans ce pays, j'ai connu l'effort d'une étude approfondie portant sur l'essence même de l'oeuvre et non, anecdotiquement, sur la personne de l'auteur.

Je pense aussi à ce que vous me rappelez de l'aventure de la Berkeley Review. Je ne sais pas plus que vous ce qu'il en est advenu. Vous serait-il possible, sans trop de peine, de m'en faire avoir un nouvel exemplaire - ou tout au moins une copie de la lettre à laquelle vous vous réferez (texte français) ? On m'interroge à ce sujet en France et je n'ai pas conservé mon exemplaire.

J'ai plus d'une fois, et bien sincèrement, mentionné votre nom à ceux qui m'interrogeaient sur la meilleure interprétation de mon oeuvre en Amérique. J'aimerais que vous fussiez aussi connu en France, comme un heureux lien intellectuel entre nos deux pays.

Je vous serre amicalement la main et forme des voeux très hauts pour la poursuite de votre activité littéraire.

A vous très cordialement.

Alexis Leger

- Mon adresse en France jusqu'à la fin septembre :

*Les Vigneaux
La Polynésie
Presqu'île de Giens (Var)*

- Mon adresse nouvelle à Washington :

*1621 - 34 th Street - N.W.
Washington, D.C.*

Ne passez pas à ma portée, ici ou là, sans me faire signe.

II

[Sur papier à en-tête : "Les Vigneaux" / Presqu'île de Giens / (Var) - 83]

5 juin 1969

Cher Ami,

Votre étude sur Proust et Saint-John Perse est tout à fait remarquable et je lui prête le plus grand intérêt pour ce que vous avez su établir là d'essentiel dans mon comportement à l'égard de la chose littéraire. Cette compréhension est si rare en France même, à l'heure où j'ai tant de peine à repousser courtoisement une nouvelle vague d'assaut de représentants de l'Académie Française, que j'aurais beaucoup aimé voir paraître votre étude dans une Revue française appropriée. Si vous pouviez me faire tenir de votre texte une bonne traduction française, je crois que je n'aurais pas de peine à la faire prendre à la Revue de Paris, où avait paru l'étude de Claudel à laquelle vous vous référez. Dès son acceptation connue, vous pourriez, je crois, aisément, reprendre votre manuscrit à la Romanic Review qui le détient, me dites-vous, depuis plus de deux ans.

En hâte et très affectueusement à vous

Alexis Leger

Commentaire d' Arthur Knodel

Notons d'abord qu'un intervalle de presque onze années sépare les deux lettres.

Lorsque la première, celle de juin 1958, m'est parvenue, je résidais à Los Angeles où j'enseignais à la University of Southern California. Le nom d'Alexis Leger et son pseudonyme Saint-John Perse m'étaient bien connus, mais la possibilité de connaître un jour celui qui portait ces deux noms me paraissait, à l'époque, absolument nulle. Le miracle s'est toutefois opéré un peu moins de quatre ans plus tard, en mars 1962. Mais n'anticipons pas. Qu'il suffise de dire ici que, à partir de 1962, j'ai assez souvent revu Alexis Leger ; mais, à l'exception de la seconde lettre ici transcrite, celle de juin 1969, aucune autre missive de la main d'Alexis Leger ne m'est parvenue. C'est que la très fidèle Madame Leger ne manquait pas de me transmettre régulièrement des nouvelles de son célèbre mari. On sait que Dorothy Leger lui servait de secrétaire infatigable.

Pour bien comprendre la première des deux lettres il faut savoir qu'au cours de l'année 1956 un groupe d'étudiants à Berkeley conçurent l'idée de lancer une revue consacrée principalement à la poésie. Pour donner de l'éclat à l'entreprise, ils décidèrent de présenter le premier numéro de *The Berkeley Review* sous le signe de Saint-John Perse. Un des initiateurs du projet, George Huppert, que je ne connaissais pas du tout, m'écrivit alors pour me demander si je voulais m'associer à cette célébration de l'oeuvre persien. J'ai tout de suite indiqué mon assentiment, en suggérant comme contribution éventuelle une courte "initiation" à la poésie de Saint-John Perse. Huppert répondit par retour du courrier, acceptant ma suggestion et m'annonçant en même temps que le Poète lui-même allait contribuer à la revue par un extrait de son poème en cours *Etroits sont les vaisseaux...*, plus une lettre traitant de quelques questions de poétique. Huppert me dit qu'il allait lui-même faire la traduction du poème, mais que, faute de temps, il ne pourrait pas s'occuper de la lettre. Voudrais-je me charger de la tâche ? J'y consentis, et Huppert, à ma grande surprise, m'envoya l'original de la lettre, que j'ai tout de suite copié et rendu à son destinataire.

Le premier numéro de *The Berkeley Review* parut en décembre 1956. "A Tribute to Saint-John Perse" en constituait plus de la moitié. L'hommage avait pour introduction mon article, "On approaching a 'difficult' poet", suivi du texte français de la lettre à Huppert avec ma traduction anglaise en regard. Vint ensuite la pièce de résistance, l'extrait de *Etroits sont les vaisseaux...*

avec la traduction de Huppert en regard. Puis, pour finir, encore deux articles, l'un de René Girard sur *Vents* et une étude de *Poem to a Stranger* [sic], toujours de Huppert.

Malheureusement, le texte de mon article et aussi - et surtout ! - de ma traduction de la lettre à Huppert fourmillaient de coquilles, voire d'omissions, au point où certaines phrases étaient carrément incohérentes. J'en fis mention aussi courtoisement que possible dans un mot à Huppert et, en même temps, expédiai une courte lettre à M. Leger pour expliquer que, n'ayant jamais reçu le moindre jeu d'épreuves, je n'étais pas responsable de l'état lamentable des textes imprimés. Huppert n'a jamais accusé réception de ma lettre, et je n'ai jamais su ce qu'il est devenu. Quant à *The Berkeley Review*, elle disparut après la publication du deuxième ou troisième numéro. Naturellement, je ne m'attendais pas à une réponse de la part d'Alexis Leger.

Quel fut donc mon étonnement quand, après le passage de plus d'une année, le facteur me remit une enveloppe sur laquelle je reconnus immédiatement la belle et inimitable écriture de Saint-John Perse. L'enveloppe contenait la première des deux lettres ici reproduites.

Ce ne fut que quelques années plus tard que j'ai su que Ashfield, Massachusetts, où Alexis Leger écrivit la lettre, était l'endroit où Mina Curtiss, née Kirstein, accueillait régulièrement artistes, musiciens et gens de lettres dans sa belle propriété de Chapelbrook. Je ne savais pas non plus que Mme Curtiss venait de repérer et acquérir pour Alexis Leger et sa nouvelle épouse américaine une villa en France, "Les Vigneaux", dont l'adresse figure dans le post-scriptum de la lettre et que j'allais un jour fréquenter.

Dans le deuxième paragraphe de cette même lettre il est question de deux *surprises* - allusion à un article, "The imagery of Saint-John Perse's *Neiges*"¹, paru dans *PMLA* de mars 1955, et puis l'article que j'avais donné à *The Berkeley Review*, "On approaching a 'difficult' poet".

L'exemplaire de *Seamarks* - c'est à dire d'*Amers* - dont il est question au troisième paragraphe, me parvint promptement, et quelques mois plus tard je pus faire une courte étude de ce long poème dans le numéro d'automne 1958 de *The Hudson Review*², sous le titre "Prolific the image, and the metre, prodigal".

On sait que les collaborateurs de petites revues éphémères sont rarement payés et *The Berkeley Review* n'en faisait pas exception. J'étais fort content de recevoir comme récompense quelques exemplaires supplémentaires du premier numéro - circonstance qui me permit d'en fournir un à M. Leger pour remplacer celui qu'il avait égaré, ainsi qu'il l'indique au quatrième paragraphe. C'était le texte de la lettre à Huppert qui l'intéressait surtout, car il tenait beaucoup aux idées qu'il y exprime et, par la suite, il fit réimprimer ce texte à plusieurs reprises³.

¹ Cette étude, légèrement abrégée et traduite par Marie Tadié, figure dans *Honneur à Saint-John Perse* (Gallimard, 1965) sous le titre "Les images dans *Neiges*", p. 447-456.

² Etude également incluse dans *Honneur...*, p. 504-511, traduite par Marie Tadié sous le titre "Prolifique l'image, et le mètre prodigue". La traductrice n'a pas reconnu que le titre anglais est la traduction autorisée des premiers mots de la troisième section du *Chœur d'Amers* : ...*Innombrable l'image, et le mètre prodigue*.

³ In *Biblio : Livres de France* (janvier 1959) sous le titre "Une lettre de Saint-John Perse sur l'expression poétique française", et dans le journal *Le Méridional* (30 octobre 1960) et puis dans *Honneur...* (p. 655-658) sous le titre "Lettre de Saint-John Perse à George Huppert", où elle est suivie d'un "Commentaire de Arthur J. Knodel" (p. 659-664). Plus exactement, ce "commentaire" est la traduction, toujours de Marie Tadié, d'un article paru dans *The Romanic Review* d'octobre 1959 sous le titre "The Unheard Melody of Saint-John Perse", qui est devenu "La Mélodie secrète de Saint-John Perse" - ce qui n'indique guère la source du titre original qui est un poème célèbre de John Keats, *Ode on a Grecian Urn*, où on lit dans la deuxième strophe :

Quant à l'invitation proférée dans le post-scriptum de "ma" lettre, j'aurais voulu en profiter tout de suite ; mais des obligations familiales m'empêchaient de quitter Los Angeles, et ce ne fut donc qu'en 1962 que j'ai pu faire la connaissance de M. et de Mme Leger dans leur modeste demeure de Georgetown. Ce fut aussi au cours de cette première visite à Washington que j'ai rencontré la Dame de Chapelbrook, Mina Curtiss, qui maintenait à cette époque un appartement dans la capitale.

Mme Curtiss était depuis longtemps une admiratrice fervente de Marcel Proust. Elle avait déjà traduit et publié une copieuse sélection des lettres de Marcel Proust⁴ et, immédiatement après la guerre, bravant les rigueurs de la France à peine revenue des affres de l'Occupation, elle vint à la recherche de Céleste Albaret, qu'elle n'a pas tardé à repérer et dont, en quelque sorte, elle allait faire la fortune⁵.

Lors d'une de mes premières conversations avec Mme Curtiss, elle mit promptement sur le tapis le sujet de Marcel Proust et donna libre cours à son ressentiment face à l'aversion de Saint-John Perse pour l'œuvre et la personne de Marcel Proust. J'entends toujours, après plus de trente ans, le ton de voix indigné de Mina Curtiss disant, *Well, I finally got so fed up that I once said to him, Alexis, when the histories of the French literature of the first half of the twentieth century are written, your name will appear as the greatest poet and, whether you like it or not, next to it will be the name of the greatest novelist, Marcel Proust. So there !...*⁶

Au cours de mes rencontres subséquentes avec M. Leger il a quelquefois, mais pas très souvent, été question de Proust. Une fois ce fut moi qui, par inadvertance, mentionna : le nom de l'auteur d'*A la recherche...* Au début de l'été 1969 j'étais en visite aux Vigneaux et Monsieur Leger s'enquerrait poliment de mes recherches et écrits. Sans réfléchir, j'ai expliqué que, après deux ans de retard, *The Romanic Review* allait enfin publier un article de ma façon, "Marcel Proust et Saint-John Perse : The Unbridgeable Chasm". Silence gênant de la part de mon hôte accompagné d'un de ses regards d'oiseau rapace. Et puis, d'une voix blanche : *Je voudrais voir ça.* Sûr d'avoir commis une gaffe irréparable, j'ai expliqué en balbutiant qu'une copie du texte de mon article se trouvait parmi mes papiers laissés à Paris et que je ne tarderais pas à la lui envoyer dès que je serais de retour dans la capitale. J'ai tenu ma promesse, non sans trépitation.

La réaction de M. Leger ne se fit pas attendre. Elle est contenue dans la seconde lettre transcrite ici.

L'article en question avait été accepté pour publication dans *The Romanic Review* deux ans avant, mais le grand nombre d'articles acceptés et la disette de fonds obligeaient chaque auteur à

*Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter ; therefore, ye soft pipes, play on ;
Not to the sensual ear, but more endear'd,
Pipe to the spirit ditties of no tone.*

- ce qui explique le titre de mon "commentaire" et aussi la dernière phrase :

Perse may be the poet who has given us the most unexpected and spectacular proof yet, if one may quote an exoteric Anglo-Saxon poet (Keats), that unheard melodies are indeed sweeter.

⁴ *Letters of Marcel Proust*. Translated and Edited with Notes, by Mina Curtiss (New York, Random House, 1949). Réimprimé dans la série *Vintage Books* en 1966.

⁵ Voir Mina Curtiss, *Other People's Letters* (New York, Random House, 1979). Notons aussi que la traduction des lettres de Proust citée dans la note précédente est dédiée à Céleste Albaret.

⁶ *Eh bien, j'ai finalement été tellement excédée que je lui ai une fois dit, 'Alexis, quand on écrira l'histoire de la littérature française de la première moitié du vingtième siècle, votre nom y figurera comme le plus grand poète, et, que cela vous déplaît ou non, à côté se trouvera le nom du plus grand romancier, Marcel Proust. Et voilà...*

attendre longuement son tour. Vint enfin le mien. Le texte avait déjà été composé, et j'avais déjà rendu au directeur - à cette époque, le regretté Albert Bédé - un jeu d'épreuves corrigées. Telle était la situation lorsque j'ai reçu la lettre d'Alexis Leger. Un peu gêné, j'ai expliqué à Monsieur Bédé pourquoi je lui demandais de me renvoyer mon manuscrit et d'en annuler la publication. En attendant sa réponse, je me suis mis à faire la traduction de l'article sous le titre de "Marcel Proust et Saint-John Perse : le fossé infranchissable". Albert Bédé, avec sa gentillesse coutumière, me rendit immédiatement mon manuscrit et j'ai tout de suite envoyé ma traduction à Alexis Leger qui, à son tour, l'a remis à des amis de *La Revue de Paris*. L'article parut dans le numéro de décembre 1969 - dernier numéro de la revue à voir le jour.

Un de mes amis me dit alors : *Vraiment, Knodel, je ne croyais pas votre prose à ce point mortelle. Et penser que, il y a à peu près un siècle, La Revue de Paris publiait en feuilleton Madame Bovary !*

Sic transit...

Mina Curtiss a certainement lu mon article, mais je n'ai jamais su ses réactions. Je me contentais de celles de son ami, Alexis Leger.

Arthur Knodel
Los Osos, California - juillet 1991